

Les embarrassants abris

Marc Favreau, alias Sol

Numéro 3-4, 1987

À ciel ouvert

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21930ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Productions Ciel Variable inc.

ISSN

0831-3091 (imprimé)

1923-2322 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Favreau, M. (1987). Les embarrassants abris. *Ciel variable*, (3-4), 6–7.

LES EMBARRASSANTS ABRIS

Pour avoir la paix faut rien avoir.
Pas de voisins, pas d'histoires,
pas de murs, pas de fenêtres...
et pas de fenêtres... pas de jalousies!

Rien avoir... être léger léger...
C'est en rêvant de ça que tu te réveilles
un beau matin au fond de ton village.
Tu te dis j'en peux plus de traîner de l'arrière-pays!
Alors tu vends ta guitare,
tu grattes les fonds de terroirs
et tu quittes la raison paternelle, et tu pars...
mais tu pars pas tant tellement loin,
ton rêve c'est pas de partir au soleil
et te payer un mois d'extravagances
en californaise ou en plorine...

Non, ton rêve c'est la ville.
T'as entendu des voix : Arrive en ville... arrive en ville!
et tu te retrouves au terminus tout le monde descend!
C'est elle... c'est la ville
qui t'entraîne dans sa grande bougeotte...
tu te laisses aller, tu étrennes la rue Sainte-Vitrine
tu flottes dans l'urbain tourbillon...
c'est agréable... Mais ça peut pas durer.
Un beau matin ça y est, t'as beau tourner
et retourner tes poches, c'est toujours le même trou!
Waff! c'est pas grave, y a qu'à faire comme les autres
et se mettre à travailler.
Et tu te mets à sercher, et c'est là que tu vois:
c'est pas si simple, t'es pas tout seul
les autres aussi ils serchent
et ils trouvent pas... et toi non plus...
y a rien à faire...

Pourtant tout ce que tu veux
c'est te faire une petite piastre au soleil!
T'es pas venu là pour rester oiseux à rien faire,
tu veux pas te faire traiter de vagabond à rien,
de comédien errant... de parfainéant!
Alors tu serches, tu traînes sur le trottoir,
tu transpires la ville d'un bout à l'autre,
et tu serches encore, t'es prêt à faire n'importe quoi.
Même la nuit. Travailler dans le noir, ça te fait pas peur,
ça fait partie de ton clandestin...

Et tu te remets à marcher marcher...
et tu marches et tu démarches...
et quand t'en as assez, tu t'écrases à une instable
tu regardes ceux qui mangent qui mangent...
pluss t'as faim, pluss ils mangent...
Et le patron s'amène :



- Tu tombes bien ; écoute: T'as faim, t'as pas un sou,
et moi j'ai besoin d'un plongeur à la cuisine.
Alors je te donne un petit sous-marin,
et tout de suite après, tu plonges. D'accord ?



Tu dis oui, t'as pas le choix, tant tellement t'as faim.
Et quand tu te retrouves à la cuisine, tu comprends pourquoi
on appelle ça une brasserie... ça brasse là-dedans...!
Pas étonnant que tu sois terrassé quand tu sors de là...
D'autant pluss que tu te rends compte que tu t'es fait avoir.
Le patron t'a eu. Il t'a eu à l'œil!

Et tu marches encore, et tu serches...
tu serches un subterfuge pour dormir...
et la lune te suit, elle fait comme toi
elle change de quartier la lune
elle profite de la nuit...
Et tu serches... et si tu trouves rien, tu passes
et tu repasses ta nuit, dans un parc à fontaines...
et tu t'endors, sur un banc pudique
en rêvant d'une belle étoile
avec toi, dans un grand libido...

Et au matin l'aubépine te réveille.
Tu t'arroses la fleur de l'âge...
et tu repars, et tu marches...
et encore le lendemain et encore et encore...

Bien sûr tu le sais, ça peut pas continuïller comme ça.
Faut savoir s'arrêter, fermer le robineux
avant de se paranoier dans un vertigineux...
Tu sais qu'à force de traîner, tu seras entraîné
dans le trafic de pluss en pluss stupéfiant...
tu finiras comme tes souliers, usé
désabusé jusqu'à la corde...

Faut savoir s'arrêter, savoir
que pour s'en sortir, faut entrer quelque part.
Y a toujours un quelque part qui t'attend...
surtout quand t'as plus rien
même pas de quoi t'acheter du savon,
que t'as atteint le seuil de la propreté...
Y a toujours des amis, des amis dépanneurs
qui sentent la soupe chaude,
qui te payent une brosse... une brosse à dents bien sûr...
avec du gentifrice...
qui te passent un savon...
qui te trouvent un patron...
et qui te laissent aller...
Et quand tu sors de là, tu repars comme à neuf.

C'est quand même mieux que partir de zéro!

*Sal
Pierrefort*

